

Papa te raconte... Les fables de toujours ...

Les Fables de Florian

De Jean-Pierre Claris de Florian

Le grillon

Un pauvre petit grillon
caché dans l'herbe fleurie
regardait un papillon
voltigeant dans la prairie.

L'insecte ailé brillait des plus vives couleurs ;
l' azur, le pourpre et l' or éclataient sur ses ailes ;
jeune, beau, petit-mâître, il court de fleurs en fleurs ;
prenant et quittant les plus belles.

Ah ! Disait le grillon, que son sort et le mien
sont différents ! Dame nature
pour lui fit tout et pour moi rien.

Je n'ai point de talent, encor moins de figure ;
nul ne prend garde à moi, l' on m' ignore ici bas :
autant vaudrait n' exister pas.

Comme il parlait, dans la prairie
arrive une troupe d'enfants ;
aussitôt les voilà courants
après ce papillon dont ils ont tous envie.

Chapeaux, mouchoirs, bonnets, servent à l'attraper.
L'insecte vainement cherche à leur échapper,
il devient bientôt leur conquête.

L'un le saisit par l'aile, un autre par le corps ;
un troisième survient et le prend par la tête.
Il ne fallait pas tant d'efforts
pour déchirer la pauvre bête.

Oh ! Oh ! Dit le grillon, je ne suis plus fâché ;
il en coûte trop cher pour briller dans le monde.
Combien je vais aimer ma retraite profonde !
Pour vivre heureux vivons caché.

L'enfant et le miroir

Un enfant élevé dans un pauvre village
revint chez ses parents, et fut surpris d'y voir
un miroir.

D'abord il aima son image ;
et puis, par un travers bien digne d'un enfant,
et même d'un être plus grand,
il veut outrager ce qu'il aime,
lui fait une grimace, et le miroir la rend.

Alors son dépit est extrême ;
il lui montre un poing menaçant,
il se voit menacé de même.
Notre marmot fâché s'en vient, en frémissant,
battre cette image insolente ;
il se fait mal aux mains. Sa colère en augmente ;
et, furieux, au désespoir,
le voilà devant ce miroir,
criant, pleurant, frappant la glace.

Sa mère, qui survient, le console, l'embrasse,
tarit ses pleurs, et doucement lui dit :
n'as-tu pas commencé par faire la grimace
à ce méchant enfant qui cause ton dépit ?
-oui. -regarde à présent : tu souris, il sourit ;
tu tends vers lui les bras, il te les tend de même ;
tu n'es plus en colère, il ne se fâche plus :
de la société tu vois ici l'emblème ;
le bien, le mal, nous sont rendus..

Le vieil arbre et le jardinier

Un jardinier, dans son jardin,
avait un vieux arbre stérile ;
c' était un grand poirier qui jadis fut fertile :
mais il avait vieilli, tel est notre destin.
Le jardinier ingrat veut l'abattre un matin ;
le voilà qui prend sa cognée.
Au premier coup l'arbre lui dit :
respecte mon grand âge, et souviens-toi du fruit
que je t' ai donné chaque année.
La mort va me saisir, je n'ai plus qu'un instant,
n' assassine pas un mourant
qui fut ton bienfaiteur. Je te coupe avec peine,
répond le jardinier ; mais j' ai besoin de bois.
Alors, gazouillant à la fois,
de rossignols une centaine
s' écrit : épargne-le, nous n' avons plus que lui :
lorsque ta femme vient s' asseoir sous son ombrage,
nous la réjouissons par notre doux ramage ;
elle est seule souvent, nous charmons son ennui.
Le jardinier les chasse et rit de leur requête ;
il frappe un second coup. D'abeilles un essaim
sort aussitôt du tronc, en lui disant : arrête,
écoute-nous, homme inhumain :
si tu nous laisses cet asile,
chaque jour nous te donnerons
un miel délicieux dont tu peux à la ville
porter et vendre les rayons :
cela te touche-t-il ? J'en pleure de tendresse,
répond l' avare jardinier :
eh ! Que ne dois-je pas à ce pauvre poirier
qui m'a nourri dans sa jeunesse ?
Ma femme quelquefois vient ouïr ces oiseaux ;
c' en est assez pour moi : qu' ils chantent en repos.

Et vous, qui daignerez augmenter mon aisance,
je veux pour vous de fleurs semer tout ce canton.
Cela dit, il s'en va, sûr de sa récompense,
et laisse vivre le vieux tronc.
Comptez sur la reconnaissance
quand l'intérêt vous en répond.

Le Calife

Autrefois dans Bagdad le calife Almamon
fit bâtir un palais plus beau, plus magnifique,
que ne le fut jamais celui de Salomon.
Cent colonnes d' albâtre en formaient le portique ;
l' or, le jaspe, l' azur, décoraient le parvis ;
dans les appartements embellis de sculpture,
sous des lambris de cèdre, on voyait réunis
et les trésors du luxe et ceux de la nature,
les fleurs, les diamants, les parfums, la verdure,
les myrtes odorants, les chefs-d' oeuvre de l' art,
et les fontaines jaillissantes
roulant leurs ondes bondissantes
à côté des lits de brocard.
Près de ce beau palais, juste devant l'entrée,
une étroite chaumière, antique et délabrée,
d' un pauvre tisserand était l' humble réduit.
Là, content du petit produit
d' un grand travail, sans dette et sans soucis pénibles,
le bon vieillard, libre, oublié,
coulait des jours doux et paisibles,
point envieux, point envié.
J' ai déjà dit que sa retraite
masquait le devant du palais.
Le vizir veut d' abord, sans forme de procès,
qu' on abatte la maisonnette :
mais le calife veut que d' abord on l' achète.
Il fallut obéir, on va chez l'ouvrier,
on lui porte de l' or. Non, gardez votre somme,
répond doucement le pauvre homme ;
je n' ai besoin de rien avec mon atelier.
Et quant à ma maison, je ne puis m' en défaire :
c' est là que je suis né, c' est là qu' est mort mon père,
je prétends y mourir aussi.

Le calife, s'il veut, peut me chasser d'ici,
il peut détruire ma chaumière ;
mais, s' il le fait, il me verra
venir, chaque matin, sur la dernière pierre
m' asseoir et pleurer ma misère :
je connais Almamon, son cœur en gémit.
Cet insolent discours excita la colère
du vizir, qui voulait punir ce téméraire
et sur-le-champ raser sa chétive maison.
Mais le calife lui dit : non,
j' ordonne qu' à mes frais elle soit réparée ;
ma gloire tient à sa durée :
je veux que nos neveux, en la considérant,
y trouvent de mon règne un monument auguste ;
en voyant le palais, ils diront, il fut grand ;
en voyant la chaumière, ils diront, il fut juste.

Le jeune homme et le vieillard.

De grâce, apprenez-moi comment l'on fait fortune,
demandait à son père un jeune ambitieux.

Il est, dit le vieillard, un chemin glorieux,
c' est de se rendre utile à la cause commune,
de prodiguer ses jours, ses veilles, ses talents,
au service de la patrie.

-oh ! Trop pénible est cette vie,
je veux des moyens moins brillants.

-il en est de plus sûrs, l'intrigue... -elle est
trop vile,

sans vice et sans travail je voudrais m' enrichir.

-eh bien ! Sois un simple imbécile,
j' en ai vu beaucoup réussir.

Le château de cartes

Un bon mari, sa femme, et deux jolis enfants,
couchaient en paix leurs jours dans le simple Hermitage
où, paisibles comme eux, vécurent leurs parents.
Ces époux, partageant les doux soins du ménage,
cultivaient leur jardin, recueillaient leurs moissons,
et le soir, dans l' été soupant sous le feuillage,
dans l' hiver devant leurs tisons,
ils prêchaient à leurs fils la vertu, la sagesse,
leur parlaient du bonheur qu' ils procurent toujours :
le père par un conte égayait ses discours,
la mère par une caresse.
L'aîné de ces enfants, né grave, studieux,
lisait et méditait sans cesse ;
le cadet, vif, léger, mais plein de gentillesse,
sautait, riait toujours, ne se plaisait qu' aux jeux.
Un soir, selon l'usage, à côté de leur père,
assis près d' une table où s' appuyait la mère,
l' aîné lisait Rollin ; le cadet, peu soigneux
d' apprendre les hauts faits des romains ou des Parthes,
employait tout son art, toutes ses facultés,
à joindre, à soutenir par les quatre côtés
un fragile château de cartes.
Il n'en respirait pas d'attention, de peur.
Tout-à-coup voici le lecteur
qui s'interrompt : papa, dit-il, daigne m'instruire
pourquoi certains guerriers sont nommés conquérants,
et d' autres fondateurs d' empire :
ces deux noms sont-ils différents ?
Le père méditait une réponse sage,
lorsque son fils cadet, transporté de plaisir,
après tant de travail, d' avoir pu parvenir
à placer son second étage,
s' écrie : il est fini ! Son frère murmurant

se fâche, et d'un seul coup détruit son long ouvrage ;
et voilà le cadet pleurant.
Mon fils, répond alors le père,
le fondateur, c' est votre frère,
et vous êtes le conquérant.

La Guenon, le Singe et la noix

Une jeune guenon cueillit
une noix dans sa coque verte ;
elle y porte la dent, fait la grimace... ah ! Certes,
dit-elle, ma mère mentit
quand elle m' assura que les noix étaient bonnes.
Puis, croyez aux discours de ces vieilles personnes
qui trompent la jeunesse ! Au diable soit le fruit !
Elle jette la noix. Un singe la ramasse,
vite entre deux cailloux la casse,
l' épluche, la mange, et lui dit :
votre mère eut raison, ma mie :
les noix ont fort bon goût, mais il faut les ouvrir.
Souvenez-vous que, dans la vie,
sans un peu de travail on n' a point de plaisir.

Le Hibou et le Pigeon

Que mon sort est affreux ! S'écriait un hibou :
vieux, infirme, souffrant, accablé de misère,
je suis isolé sur la terre,
et jamais un oiseau n' est venu dans mon trou
consoler un moment ma douleur solitaire.

Un pigeon entendit ces mots,
et courut auprès du malade :
hélas ! Mon pauvre camarade,
lui dit-il, je plains bien vos maux.

Mais je ne comprends pas qu'un hibou de votre âge
soit sans épouse, sans parents,
sans enfants ou petits-enfants.

N'avez-vous point serré les nœuds du mariage
pendant le cours de vos beaux ans ?

Le hibou répondit : non vraiment, mon cher frère :
me marier ! Et pourquoi faire ?
J'en connaissais trop le danger.

Vouliez-vous que je prisse une jeune chouette,
bien étourdie et bien coquette,
qui me trahît sans cesse ou me fît enrager,
qui me donnât des fils d' un méchant caractère,
ingrats, menteurs, mauvais sujets,
désirant en secret le trépas de leur père ?
Car c'est ainsi qu'ils sont tous faits.

Pour des parents, je n'en ai guère,
et ne les vis jamais : ils sont durs, exigeants,
pour le moindre sujet s' irritent,
n' aiment que ceux dont ils héritent ;
encor ne faut-il pas qu' ils attendent long-temps.
Tout frère ou tout cousin nous déteste et nous pille.

Je ne suis pas de votre avis,
répondit le pigeon : mais parlons des amis ;
des orphelins c' est la famille :

vous avez dû près d' eux trouver quelques douceurs.
-les amis ! Ils sont tous trompeurs.
J'ai connu deux hiboux qui tendrement s'aimèrent
pendant quinze ans, et, certain jour,
pour une souris s' égorgèrent.
Je crois à l'amitié moins encor qu'à l'amour.
-mais ainsi, Dieu me le pardonne !
Vous n'avez donc aimé personne ?
-ma foi, non, soit dit entre nous.
-en ce cas-là, mon cher, de quoi vous plaignez-vous ?

L'Avare et son fils

Par je ne sais quelle aventure,
un avare, un beau jour, voulant se bien traiter,
au marché courut acheter
des pommes pour sa nourriture.
Dans son armoire il les porta,
les compta, rangea, recompta,
ferma les doubles tours de sa double serrure,
et chaque jour les visita.
Ce malheureux, dans sa folie,
les bonnes pommes ménageait ;
mais lorsqu' il en trouvait quelqu'une de pourrie,
en soupirant il la mangeait.
Son fils, jeune écolier, faisant fort maigre chair,
découvrit à la fin les pommes de son père.
Il attrape les clefs, et va dans ce réduit,
suivi de deux amis d' excellent appétit.
Or vous pouvez juger le dégât qu'ils y firent,
et combien de pommes périrent.
L'avare arrive en ce moment,
de douleur, d' effroi palpitant.
Mes pommes ! Criaient-il : coquins, il faut les rendre,
ou je vais tous vous faire pendre.
Mon père, dit le fils, calmez-vous, s' il vous plaît ;
nous sommes d' honnêtes personnes :
et quel tort vous avons-nous fait ?
Nous n'avons mangé que les bonnes

Le Rhinocéros et le Dromadaire

Un rhinocéros jeune et fort
disait un jour au dromadaire :
expliquez-moi, s' il vous plaît, mon cher frère,
d' où peut venir pour nous l' injustice du sort.
L'homme, cet animal puissant par son adresse,
vous recherche avec soin, vous loge, vous chérit,
de son pain même vous nourrit,
et croit augmenter sa richesse
en multipliant votre espèce.
Je sais bien que sur votre dos
vous portez ses enfants, sa femme, ses fardeaux ;
que vous êtes léger, doux, sobre, infatigable ;
j' en conviens franchement : mais le rhinocéros
des mêmes vertus est capable.
Je crois même, soit dit sans vous mettre en courroux,
que tout l' avantage est pour nous :
notre corne et notre cuirasse
dans les combats pourraient servir ;
et cependant l' homme nous chasse,
nous méprise, nous hait, et nous force à le fuir.
Ami, répond le dromadaire,
de notre sort ne soyez point jaloux ;
c' est peu de servir l' homme, il faut encor lui plaire.
Vous êtes étonné qu'il nous préfère à vous :
mais de cette faveur voici tout le mystère,
nous savons plier les genoux.

Le philosophe et le Chat-huant

Persécuté, proscrit, chassé de son asile,
pour avoir appelé les choses par leur nom,
un pauvre philosophe errait de ville en ville,
emportant avec lui tous ses biens, sa raison.
Un jour qu' il méditait sur le fruit de ses veilles,
c' était dans un grand bois, il voit un chat-huant
entouré de geais, de corneilles,
qui le harcelaient en criant :
c' est un coquin, c' est un impie,
un ennemi de la patrie ;
il faut le plumer vif : oui, oui, plumons, plumons,
ensuite nous le jugerons.
Et tous fondaient sur lui ; la malheureuse bête,
tournant et retournant sa bonne et grosse tête,
leur disait, mais en vain, d' excellentes raisons.
Touché de son malheur, car la philosophie
nous rend plus doux et plus humains,
notre sage fait fuir la cohorte ennemie,
puis dit au chat-huant : pourquoi ces assassins
en voulaient-ils à votre vie ?
Que leur avez-vous fait ? L'oiseau lui répondit :
rien du tout ; mon seul crime est d' y voir clair la
nuit.

Le Roi Alphonse

Certain roi qui régnait sur les rives du Tage,
et que l' on surnomma le sage ,
non parce qu'il était prudent,
mais parce qu' il était savant,
Alphonse, fut sur-tout un habile astronome.
Il connaissait le ciel bien mieux que son royaume,
et quittait souvent son conseil
pour la lune ou pour le soleil.

Un soir qu'il retournait à son observatoire,
entouré de ses courtisans,
mes amis, disait-il, enfin j' ai lieu de croire
qu' avec mes nouveaux instruments
je verrai cette nuit des hommes dans la lune.

Votre majesté les verra,
répondait-on ; la chose est même trop commune,
elle doit voir mieux que cela.

Pendant tous ces discours, un pauvre, dans la rue,
s' approche, en demandant humblement, chapeau bas,
quelques maravédis : le roi ne l' entend pas,
et, sans le regarder, son chemin continue.

Le pauvre suit le roi, toujours tendant la main,
toujours renouvelant sa prière importune ;
mais, les yeux vers le ciel, le roi, pour tout refrain,
répétait : je verrai des hommes dans la lune.

Enfin le pauvre le saisit
par son manteau royal, et gravement lui dit :
ce n' est pas de là haut, c' est des lieux où nous sommes
que Dieu vous a fait souverain.

Regardez à vos pieds ; là vous verrez des hommes,
et des hommes manquant de pain.

Le Phoenix

Le phénix, venant d'Arabie,
dans nos bois parut un beau jour :
grand bruit chez les oiseaux ; leur troupe réunie
vole pour lui faire sa cour.
Chacun l'observe, l'examine ;
son plumage, sa voix, son chant mélodieux,
tout est beauté, grâce divine,
tout charme l'oreille et les yeux.
Pour la première fois on vit céder l'envie
au besoin de louer et d'aimer son vainqueur.
Le rossignol disait : jamais tant de douceur
n'enchanta mon âme ravie.
Jamais, disait le paon, de plus belles couleurs
n'ont eu cet éclat que j'admire ;
il éblouit mes yeux et toujours les attire.
Les autres répétaient ces éloges flatteurs,
vantaient le privilège unique
de ce roi des oiseaux, de cet enfant du ciel,
qui, vieux, sur un bûcher de cèdre aromatique,
se consume lui-même, et renâit immortel.
Pendant tous ces discours la seule tourterelle
sans rien dire fit un soupir.
Son époux, la poussant de l'aile,
lui demande d'où peut venir
sa rêverie et sa tristesse :
de cet heureux oiseau désires-tu le sort ?
-moi ! Mon ami, je le plains fort ;
il est le seul de son espèce.

La Guêpe et l'Abeille

Dans le calice d'une fleur
la guêpe un jour voyant l'abeille,
s'approche en l'appelant sa sœur.
Ce nom sonne mal à l'oreille
de l'insecte plein de fierté,
qui lui répond : nous sœurs ! Ma mie,
depuis quand cette parenté ?
Mais c'est depuis toute la vie,
lui dit la guêpe avec courroux :
considérez-moi, je vous prie :
j'ai des ailes tout comme vous,
même taille, même corsage ;
et, s'il vous en faut davantage,
nos dards sont aussi ressemblants.
Il est vrai, répliqua l'abeille,
nous avons une arme pareille,
mais pour des emplois différents.
La vôtre sert votre insolence,
la mienne repousse l'offense ;
vous provoquez, je me défends.

L'aveugle et le paralytique

Aidons-nous mutuellement,
la charge des malheurs en sera plus légère ;
le bien que l' on fait à son frère
pour le mal que l' on souffre est un soulagement.
Confucius l'a dit ; suivons tous sa doctrine :
pour la persuader aux peuples de la Chine,
il leur contait le trait suivant.

Dans une ville de l'Asie
il existait deux malheureux,
l' un perclus, l' autre aveugle, et pauvres tous les deux.
Ils demandaient au ciel de terminer leur vie :
mais leurs cris étaient superflus,
ils ne pouvaient mourir. Notre paralytique,
couché sur un grabat dans la place publique,
souffrait sans être plaint ; il en souffrait bien plus.

L'aveugle, à qui tout pouvait nuire,
était sans guide, sans soutien,
sans avoir même un pauvre chien
pour l' aimer et pour le conduire.

Un certain jour il arriva
que l'aveugle à tâtons, au détour d'une rue,
près du malade se trouva ;
il entendit ses cris, son âme en fut émue.

Il n'est tels que les malheureux
pour se plaindre les uns les autres.
J'ai mes maux, lui dit-il, et vous avez les vôtres :
unissons-les, mon frère ; ils seront moins affreux.

Hélas ! Dit le perclus, vous ignorez, mon frère,
que je ne puis faire un seul pas ;
vous-même vous n' y voyez pas :
à quoi nous servirait d' unir notre misère ?
À quoi ? Répond l'aveugle, écoutez : à nous deux
nous possédons le bien à chacun nécessaire ;

j' ai des jambes, et vous des yeux.
Moi, je vais vous porter ; vous, vous serez mon guide :
vos yeux dirigeront mes pas mal assurés,
mes jambes à leur tour iront où vous voudrez :
ainsi, sans que jamais notre amitié décide
qui de nous deux remplit le plus utile emploi,
je marcherai pour vous, vous y verrez pour moi.

Epilogue de Jean-Pierre Claris de FLORIAN

C'est assez, suspendons ma lyre,
terminons ici mes travaux :
sur nos vices, sur nos défauts,
j' aurais encor beaucoup à dire ;
mais un autre le dira mieux.
Malgré ses efforts plus heureux,
l' orgueil, l' intérêt, la folie,
troubleront toujours l' univers ;
vainement la philosophie
reproche à l' homme ses travers,
elle y perd sa prose et ses vers.
Laissons, laissons aller le monde
comme il lui plaît, comme il l'entend ;
vivons caché, libre et content,
dans une retraite profonde.
Là, que faut-il pour le bonheur ?
La paix, la douce paix du cœur,
le désir vrai qu' on nous oublie,
le travail qui sait éloigner
tous les fléaux de notre vie,
assez de bien pour en donner,
et pas assez pour faire envie.